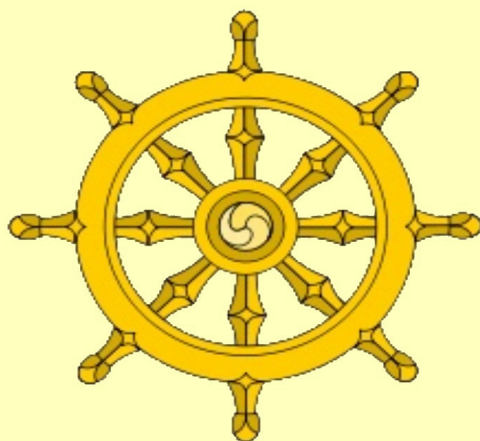
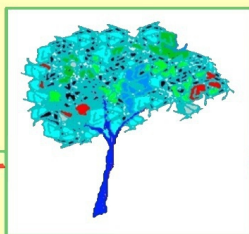


Jacques Laffitte

Dukkha,
l'autre signification



Essai
L'Arbre aux Signes
Editions



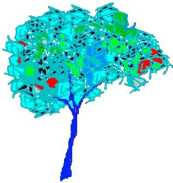
Jacques Laffitte

Dukkha,
l'autre signification

Essai

L'Arbre aux Signes Éditions

N° Siret : 537 672 727 000 14 APE : 5811 Z



Association 1901
d'Édition & Création d'Évènements Culturels
14 La Galaisière 61340 Préaux du Perche
Site : www.arbreauxsignes.com
Mail : contact@arbreauxsignes.com



DUKKHA, *le vide porteur*

(Sanskrit दुःख, Pali दुक्ख, Tibet ཐུག་བསྐྱེད། alphabet Devanagari)

DUKKHA, le sens premier

Pour bien comprendre le célèbre « Tout est Dukkha » du bouddhisme il est bon de revenir à l'étymologie. Car au sein du bouddhisme comme dans le christianisme, les religieux, sous prétexte de rendre simple et accessible le message spirituel, ont souvent tendance à déformer le message initial, avec les meilleures intentions du monde ou les pires.

Etymologie

Du kha

Premier étonnement « Dukkha » en lui-même ne signifie pas souffrance, il est un mot sanskrit *composé*. De deux mots « Du » et « Kha ». Quels peuvent bien être les significations de ces deux mots ? Peut-être l'un de ces deux mots signifie-t-il souffrance ? Cela devrait être le cas, sinon on sera dans l'obligation de constater une torsion de sens qui serait instructive par ce qu'elle signifierait comme volonté étonnante, voire comme désir pervers d'influencer les gens.

« *Du* »

Le premier, « Du » signifie : rupture, mauvais fonctionnement, malheur, difficulté, etc. De « Du » provient « dus » en grec (qui étant une langue indo-européenne tire une partie de ses origines du sanskrit) ; le dictionnaire A. Bailly indique « dus : préfixe marquant une idée de difficulté, de malheur, cf. dus-aggelos qui apporte de mauvaises nouvelles ». « Dus » a donné dys en français actuel avec le même sens par exemple dans « dysfonctionnement » : rupture du fonctionnement habituel.

« *Kha* »

Un rien porteur ...

« Kha » est très intéressant : il signifie le vide du moyeu de la roue. C'est-à-dire ce sans quoi une roue ne serait pas une roue, simplement un rondin de bois ; sans ce vide (et qui doit être bien placé, exactement au centre), il n'est pas possible d'y inclure un essieu, de faire une roue fonctionnelle, donc pas de chariot pour transporter de lourdes charges. De même sans ce vide, l'essieu n'est qu'un bout de bois ou de fer sans intérêt. Il ne trouve sa magnification en termes d'utilité qu'en tant qu'essieu. Et cette nouvelle « nature », cette nouvelle fonction, il la doit au vide du moyeu. C'est donc du rien qui peut beaucoup, premier paradoxe. Il rend très léger et très maniable ce qui était lourd et intransportable. « Kha » représente donc, non pas un vide creux (celui de l'absence ou du manque), mais au contraire un vide « plein » si l'on peut oser cet oxymore, un vide plein de potentialités puisqu'il va transformer le bout de bois en essieu, la caisse en charrette, le lourd en transportable, etc. Le vide apparaît ainsi comme une *latitude* insoupçonnée, « contenue » dans la matière que l'on creuse pourtant en y introduisant du rien, du vide.

Mais c'est une latitude à faire émerger. Et ce qui la fait émerger c'est la réflexion, l'intelligence appliquée, une sorte de « rien » puisqu'invisible et immatériel mais très puissant. « Kha » représente le potentiel, les possibles, en tant que « déjà là à condition de l'inventer ». Le potentiel est du rien (puisque son objet n'existe pas, on imagine simplement), mais un rien porteur, puissant puisqu'il « contient » en germe (de pensée) ce qui deviendra concret, réel, quand la pensée sera mise en action. Le potentiel est du rien qui n'existe pas et pourtant qui existe aussi en futur déjà presque présent. Un peu comme l'ombre est sans consistance mais liée à son objet, sans être lui tout en lui étant spécifique, fidèle et très infidèle (déformable). Et dépendante d'un élément extérieur, la lumière. Le vide apparaît donc comme la condition de nécessité du plein mais ignorée de nous, trop obnubilés que nous sommes de notre soif du plein. Dans ces formes de paradoxes que l'on peut saisir à partir du concret le plus trivial (brouette, chariot, etc.), on prend la mesure de l'utilité d'aller à contre courant des idées reçues, du sentiment premier (« on peut rien faire d'autre que le porter nous-mêmes, je vois pas d'autre solution »). Et ce sera souvent, l'individu atypique, le fainéant, ou l'artiste, en un mot qui a des idées stupides et saugrenues, qui dira « Et si on essayait de... »

...de réflexions

Ce vide puissant symbolise même l'intelligence, immatérielle, mais qui peut s'attacher (au sens noble du terme) à un problème et le résoudre en faisant marcher cet autre rien qu'est la réflexion en s'aidant de cette nouvelle optique d'*union des contraires* : la mobilité ne se peut que de quitter la sécurité de l'immobilisme et d'oser le déséquilibre ; une pluralité de déséquilibres font un équilibre et même une nouveauté, l'avancée ! Egalement la transmutation du lourd en léger s'effectue sans la moindre altération du lourd en ne

rester pas le nez sur le lourd, mais en s'accordant ce petit rien de vide qu'est la réflexion. Il faut d'abord se décentrer de l'immédiateté du besoin (porter l'objet lourd), s'accorder le temps du « je ne sais pas »- « comment faire confortablement » pour inventer le chariot.

Instruit par ce détour du pratico-pratique, en introduisant du vide dans la matière il n'a « rien » enlevé (ou plutôt si !), il ajouté une puissance extraordinaire, alors qu'en général enlever quelque chose amoindrissait ce qu'on avait. C'est donc en allant contre le sens commun, habituel, contre l'évidence, qu'il a créé. Une fois que l'esprit a compris que le vide n'est pas forcément l'inverse de la matière, ainsi peut-il appliquer ce re-cadrage à lui-même et chercher ce qui en est l'équivalent au plan de la réflexion. Le paradoxe est à la pensée ce que le vide est à la matière, un contraire riche de potentialités, une forme portant sa contradiction en elle sans la rejeter. Le paradoxe est une forme aberrante de la pensée que celle-ci ne peut ni rejeter ni accepter mais qui lui ouvre un au-delà d'elle-même, un recadrage de ses catégories a priori que l'on croyait immuables. Le vide par rapport à la matière et le paradoxe par rapport à la pensée constituent ainsi les prolégomènes de la réflexion heuristique et scientifique. Ils réouvrent l'espace.

« **Du** » : *Rupture de quoi et pour-quoi ?*

« Du » signifie la rupture, le dysfonctionnement d'un état, non de choses, mais d'esprit. Avec une première occurrence : quand ça va mal ; par exemple quand on a une charge trop lourde à porter sur ses épaules. C'est ce temps « du » constat, de la souffrance, de l'échec qui, bien que paraissant au premier abord comme uniquement du négatif, va être l'occasion d'une rupture, d'un saut qualitatif et produire du

positif ; mais il aura fallu passer d'abord par le sentiment d'échec, voire de déroute, par le vide (avec parfois sentiment de désespoir), puis par le gué périlleux du vide réflexif-attentif, par le rien de l'imagination qui va faire des liens et à partir du rêve produire une ébauche, un pourquoi pas : un rondin qui roulait dans la pente et qui avait fait rire, on va l'utiliser comme roulement sous la charge, avant plus tard d'y appliquer une nouvelle fois la réflexion et d'y mettre du trou au milieu.

Et, par contre, c'est quand on croit être dans le « non-Du » dans la non-rupture c'est-à-dire dans la continuité (« Nos pères et les pères de nos pères ont toujours fait comme ça » qu'on risque le plus d'être dans le négatif, le mortifère du figé. Parce qu'on est dans la pensée univoque, on assigne une chose à n'être qu'elle-même, ce qui signe la pensée dogmatique, bureaucratique ou sacrée, ou simplement bête, celle qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez regardant le doigt quand on lui montre la lune. « Du » est alors le « comprend pas » et le « il ne faut rien changer » l'enfermement dans la peur de l'échec...qui le provoque.

Mais « Du » peut être compris en un autre sens, positif, celui de rupture du conventionnel, de l'habitude. Il est la fracture, l'effraction dans l'habitude mentale qui apporte ce qui, dans un premier temps, paraît désordre, danger. Et donc « souffrance » par rapport à ce pattern-tradition, notre habitude. Celle que nous plaquons sur la réalité, l'assignant à être « pour nous » toujours la même, en un mot « comme elle doit être ».

Cette rupture du conventionnel, de simple désordre (ce qu'elle est toujours au prime abord), devient le symbole de ce qui permet l'évaluation, la remise en question ou la réflexion, le recadrage par changement de façon de voir. Toute nouvelle pensée ou découverte scientifique a d'abord été perçue comme rupture-destruction, désordre, aberration par rapport aux idées reçues, et même comme menaçant l'ordre social et celui voulu assurément par les dieux.

Le « Du » apparaît donc, non plus comme une vexation de notre ego (c'est ce qui est ressenti au début) mais comme un désenclavement salvateur et porteur de nouveauté, une nouvelle « donne des cartes ».

Larguez les amarres

« Du » devient même le symbole de la sublimation, de ce qui permet de passer à un autre ordre, un nouvel état d'esprit. Il est un autre regard sur la chose (le bois rond) qui va la transformer en en faisant une roue, en créant un nouvel usage, une nouvelle fonction (le portage de pizzas à domicile y est déjà contenu !).

La rupture n'est pas simplement quelque chose de cassé, c'est aussi un nouveau départ, un largage d'amarres. Rupture d'habitudes mentales, et finalement de représentation du monde. Capacité à changer de point de vue, d'inventer du rien c'est-à-dire qu'en ajoutant paradoxalement du rien (le creux du moyeu) à du plein (dans un rond de bois) on aura plus alors qu'on aura enlevé quelque chose. C'est ce germe de pensée contra logique qui représente l'irruption de l'intelligence. Et on peut avancer qu'il s'est vraisemblablement trouvé des partisans de la tradition pour dire à M. Moyeu que cela ne marcherait jamais et puis de toute façon on avait toujours fait sans, et ici on n'aime pas les fainéants, nous, Monsieur, premièrement, et d'une... !

C'est donc un « nouveau » qu'inaugure « Du », la naissance d'un nouveau monde qui ne se peut, comme pour la venue d'un enfant, que d'une rupture de cordon ; et ce n'est que la première, l'enfant aura toute une série de ruptures à faire pour advenir, et pas seulement avec d'autres ; mais aussi avec lui-même en tant que personne pour accéder à la pensée pure c'est-à-dire dépouillée des freins des convenances et des affectivités, afin de comprendre l'être en chacune des occurrences qu'il lui sera donné de connaître.

Union des contraires

Pièce maîtresse

« Kha » dans la philosophie bouddhiste devient ainsi une métaphore particulièrement riche de sens et peut alors à bon droit être considérée comme centrale dans l'optique qu'elle propose : elle peut jouer au plan de l'activité mentale et notamment de la réflexion la même fonction que le kha « remplit » pour le cercle de bois qu'il rend mobile. En enlevant un petit peu de « matière mentale », celle de l'ego (ce maître de l'univers que l'on a tous chez soi), par sa mise en suspend, en repos, (sans violence), en prenant le temps « Du » d'une rupture de son agitation frénétique, en y appliquant un peu de « kha » du « je largue tout cinq minutes, je m'assieds », va pouvoir émerger une autre sorte de « plein » de ce vide. Grâce au Kha la réflexion peut transformer la matière brute et non dégrossie de l'activité mentale en processus affiné d'observation, d'analyse et inaugurer un autre usage de cette activité mentale, en faire quelque chose de plastique, de souple. Quelque chose de mobile et rendant légères les choses qui paraissaient l'instant d'avant insurmontablement pesantes et figées dans une seule appréciation. Les difficultés auxquelles est confronté l'individu peuvent ainsi recevoir un autre abord, bénéficier d'un autre point de vue qui relativise. Ceci concernant ses difficultés, en s'aidant de cette métaphore basé sur du réel, celui de la roue et de son moyeu. Elle met en mouvement cet ordre des choses, des perceptions qui paraissaient figées dans un destin, voire un malheur aussi lourd qu'éternel.

Concentré d'Explication

Du-kha ainsi considéré réoriente tout autrement l'angle de perception de la souffrance puisqu'elle devient une rupture de ce vide qu'est l'agitation permanente ou la course aux

futilités, aux objets-modes. Et dans un deuxième sens, comme l'irruption d'un vide, mais pas de n'importe quel vide serions-nous tentés d'ajouter. Il s'agit d'un vide... porteur puisque du vide qui permet l'avancée, comme l'autre permettait la roue. Ce « vide »-respiration amène à reconsidérer l'absence comme peut-être pas si négative que ça puisqu'elle est ce qui permet d'avancer. L'absence, la dérégulation, le manque, la souffrance peuvent à partir de là bénéficier de circonstances atténuantes au tribunal impitoyable de l'ego, et devenir occasion d'enseignement ou de refonte de point de vue, pour le moi. La centration de l'esprit sur la fonction de ce Kha permet de se décentrer de son ego.

L'esprit est alors mûr pour accepter cet autre paradoxe inscrit au cœur de la matière à savoir qu'elle ne se peut que... du vide. Ce que nous confirme la science moderne puisqu'elle nous apprend que les atomes, électrons, noyaux et leurs divisions encore plus petites, sont toujours en mouvement ; et ce mouvement n'est possible que par le vide dans lequel ils se meuvent. Le vide, le rien est donc bien au centre de la matière comme sa condition de possibilité. Discrète mais indispensable.

Kha ou Khi ?

Evidemment il n'échappera pas au lecteur averti ou un tant soit peu malicieux que le « Kha » n'est pas sans évoquer en contrepoint le « Khi ». Ce dernier représente la force, l'énergie en soi, dans les deux sens du terme : énergie de l'univers présente en toute chose animée mais aussi végétale, et vraisemblablement aussi inanimées, minérales, telluriques (rivières, etc.), etc. Au plan de la personne, le « Khi » est l'énergie présente au centre de l'individu ; elle représente la vie, mais aussi ce par quoi il a partie liée avec le reste de l'univers. Le « Khi » est ainsi le nœud de l'existence de la personne, étant à la fois « physique » et spirituel, à l'opposé

des cultures ou religions qui séparent la partie « animale » de l'anima.

Le « Kha » vient alors se placer en symétrie, comme une sorte de jumeau du « Khi », ou comme son ombre en miroir, ou bien sûr en complémentarité symbiotique, comme le « yin » et le « yang ». Leur enlacement peut être compris comme une leçon : l'énergie aussi forte et spectaculaire soit-elle, a besoin du Kha pour se déployer. Comme le feu a besoin d'air, de comburant, autant que de combustible pour pouvoir brûler.

Là où le « Khi » est spectaculaire comme nous le serinent tous les films de Kung Fu sur les moines de Shao lin, super forts et même gentiment tueurs pour la bonne cause cela va de soi, le « Kha » vient discrètement assurer comme le rat du lion pris dans le filet, que le non-visible, le trois fois rien, peut être le véritable moteur, l'indispensable de la chose-même.

Antidote

Et « Du Kha » peut même alors contenir un sens contraire à celui dont on l'afflige habituellement en le référant exclusivement au malheur, à la souffrance, obligeamment absolutisée en « TOUT est souffrance » par nos religieux si bien intentionnés.

Du Kha peut être compris justement comme la fin, la rupture du malheur. En effet, si l'on entend « Kha » au sens du vide laissé par la disparition d'un être cher, il se trouve associé au malheur. « Du Kha » comme conscience de sa signification apporte une rupture dans cet état de malheur. On croit qu'on ne peut pas sortir du malheur comme on pensait ne rien pouvoir sortir d'autre du bois que ce qu'il se donnait à voir ; alors qu'en appliquant au bois ce petit rien qu'est l'intelligence il crée de la légèreté avec la roue puisqu'elle va permettre de porter de lourdes charges fort loin ; et en plus le bonhomme deviendra

léger lui aussi puisqu'il comprendra vite qu'en montant sur le chariot qu'il aura confectionné et en y mettant un animal devant il aura inventé quasiment les congés payés.

Du-Kha contient donc aussi l'antidote du malheur, il contient le *processus-même de sortie du malheur* : affligé par la lourdeur de ce qu'il doit transporter, soit l'être humain se morfond dans la lamentation stérile, soit il fait « du rien », c'est-à-dire de la réflexion, et va trouver dans les significations qu'il va mettre en jeu la sortie du malheur, de la souffrance. « Tout est dukkha » peut donc signifier « Tout est rupture du malheur » là même où l'optique traditionnelle signifie voire accentue l'absoluité du malheur, l'étendue universelle de son règne, ne voit dans la vie qu'enchaînement de maux, souffrance généralisée, orbe du négatif, tyrannie du malheur, et impuissance à en sortir !

Sâkyamuni

Rompre avec le malheur

Le Bouddha Sâkyamuni a-t-il dit « Du-Kha » ou a-t-il asséné ce fatal « Tout est dukkha » avec le sens sinistre et péremptoire que ses successeurs nous assèment. On peut penser que, comme tous les sages qui n'écrivaient pas, leurs paroles ou « sentences » étaient un concentré, mnémotechnique en quelque sorte, et donc à re-déployer. Alors que les disciples se transmettant l'enseignement ont tendance à figer, à prendre au pied de la lettre et à prendre comme absolu ce qui était à réfléchir. Parce qu'il y a de la souffrance dans toute rupture, ils ont focalisé la dessus et n'ont retenu que ça ; opérant ainsi une torsion aboutissant à une inversion des faits : car s'il y a souffrances, maladie et mort, on peut tout aussi bien regarder le verre à moitié plein et dire qu'il y a santé, plaisir et vie !

Et qui plus est, les plaisirs revendiquent et glorifient le vide comme indispensable. Tout plaisir a besoin du vide et le magnifie : le plaisir de manger ne se peut que de l'espace laissé dans l'estomac par ce vide qu'est la faim. Et la vie, au sens démographique serait-elle possible s'il n'y avait cette place que les morts font aux vivants ?

Rompre avec le malheur c'est ce que *ne veulent pas* les religieux, même si cela constitue leur produit d'appel hautement clamé. Le bouddhisme aurait dû suivre l'enseignement du Sâkyamuni qui disait explicitement qu'il n'y a pas de dieu mais simplement un Soi impersonnel. Et pourtant les bouddhismes font florès de divinités et de démons plus grimaçants les uns que les autres ; on les peint même sur les murs des temples bouddhistes, y compris en France, pour chasser les mauvais esprits. Des moines adorent un gros caillou qui menace de choir, etc., etc.

Dys-fidélisme

Les religieux ne sont intéressés que par le malheur. Obligatoirement. Car les malheureux font de bons fidèles qui remplissent bien les églises. Or plutôt que de comparer leurs taux de remplissage, les religions devraient plutôt s'honorer du rien, de l'absence de ces malheureux qu'elles recherchent, voire qu'elles créent de toutes pièces à grand renfort de peines, de culpabilités, de malheurs assésés, de fautes, de réprimandes et de rituels censés les exorciser. Plutôt que de parquer leurs fidèles dans des rites et pratiques absconses, elles devraient être ce signe du vide, de la pratique de la légèreté, de la rupture avec la souffrance, en entraînant à la mobilité de l'esprit. Ouverture au rien, absence de sujétion, libération de l'aliénation, centration sur le vide entendu positivement, sur la fluence de tout (évènement, êtres, choses) devraient être les bases de l'enseignement-conscience des religions ; alors elles feraient œuvre de libération.

Le premier iconoclaste

Le Sâkyamuni était bien en « Du », en rupture avec les religieux et avec la religion. Et il promouvait le « Kha », le vide, le rien comme pratique et comme propédeutique à la sagesse, à l'intelligence.

Le « kha » comme vide-plein de potentiels, comme latitude et transmutation de la façon habituelle de voir les choses et les événements, devient le symbole de l'union des contraires : rien-puissance, problème-solution, inversion du lourd en léger, animation de la matière brute qui « informée » c'est-à-dire mise en forme par l'intelligence humaine devient mobile, rend léger ; enfin, elle permet d'être immobile tout en étant mobile (en étant assis sur une charrette tirée par des animaux), etc.

Au lieu d'un sens centré sur l'affliction, c'est vers un potentiel paradoxal que nous orientent ces sens de « Kha ». Sens de neutralité, d'impersonnel, de quantité discrète et même immatérielle. Du potentiel à l'état pur et bâti sur du vide ! Mais vérifiable chaque jour par n'importe qui, sans besoin d'avoir fait des études.

Il suffit pour en faire l'expérience d'un peu de « Du », de mise en suspend des habitudes mentales. Il suffit de... rompre avec les idées reçues, stéréotypes et autres conformismes sociaux. Aller à l'encontre, épouser la pensée paradoxale, unir les contraires, oui cela siérait bien à ce long enseignement ramassé en deux mots contraires et indissociablement unis. Alors « Dukkha » apparaît comme un concentré d'intelligence, de communication, à découvrir par soi-même (car c'est la seule pédagogie qui vaille et qui libère vraiment). En une prise de conscience qui est aussi une prise de connaissance, les deux étant une...déprise, celle de l'ignorance.

La positivité du Kha réintroduit le manque comme quelque chose de positif alors qu'on n'est habitué à ne le considérer que comme du manque, donc du négatif. Il nous sort de la négativité de l'universalisme de la souffrance auquel on réduit souvent le bouddhisme. On le sait par ailleurs également, sans le vide pas d'atomes, d'électrons, bozons, etc. La matière ne se peut que de vide pour que les électrons, etc., puissent se mouvoir autour de leur noyau.

Et, autre conséquence étonnante et qui casse dialectiquement les idées reçues, y compris sur le bouddhisme, le manque réintroduit le... désir ! Car sans manque il n'est pas de désir, comme sans espace il n'est pas d'objet...

Du Kha réintroduit le désir comme impermanence, comme vide nécessaire pour faire de la place à de l'autre, du nouveau. Car il y a toujours du « Du » du « dys » de la rupture dans ce qu'on croit toujours stable et assuré. Du kha signifie donc aussi « sortir de l'habitude » autant qu'il promet le désir puisque l'étymologie de désir est de siderium, « hors de son siège », hors de soi, de son ego.

Voilà qui ouvre d'autres perspectives... à explorer !

L'Arbre aux Signes

vous invite à le retrouver sur ses sites :
www.arbreauxsignes.com et www.spiritualite-libre.com
et à lire en version papier ou e-book :

Livres du même auteur :

Caïn, l'énigme du premier criminel
Les 3 Tours de Bab'El
Mais... Comment peut-on être fanatique ?
Jonas, le pardon mode d'emploi
La Face cachée de Dieu (à paraître)

Livrets à thèmes :

Le Sacrifice d'Isaac, ou le montage Symbolique
L'Échelle de Jacob, comment l'esprit vint à l'homme
Gorgone Méduse, la fascination du Délire
Pandora, la femme première calamité de l'homme ?
Le Péché de Gomorrhe, ou la tentation intégriste
Esopo, ou l'art de prendre langue
Dukkha, l'autre signification

Littérature générale :

Perche Plumes Nouvelles, contes, recettes fantasques...

Mes Chemins Nouvelles, poèmes de Colette Habay-Piccolo

Pour nous contacter : contact@arbreauxsignes.com